

MULBERRY TREE

PREMIERE PARTIE



Ils disent que les hommes n'ont pas le droit de pleurer.

Ils disent : « Arrête de gémir, sois un homme ! »

Ils disent...

Cinq heures du matin, je me tourne et me retourne dans les draps. À bout de patience, je me lève. Même dans le noir, je connais l'appartement par cœur. Je me glisse jusqu'à la cuisine, je ferme la porte doucement pour ne pas réveiller les autres. J'enclenche la bouilloire. Alors que l'eau commence à frémir, j'ouvre le tiroir réservé aux innombrables pots de thé, boîtes et autres trouvailles amassés par mes soins au hasard de mes découvertes. Une véritable caverne d'Ali Baba – ou, plus prosaïquement, un foutoir sans nom comme le nomme ma moitié, qui me harcèle sans cesse pour que je range, je trie, j'étiquette ce bazar. En vain.

Ce pêle-mêle coloré, d'où s'échappent mille senteurs, qui me titillent l'odorat dès que j'y fourre le nez, restera une des rares zones de désordre subsistant dans cet appartement. Quand votre conjoint est atteint d'une compulsion de rangement, vous apprenez à faire des concessions. À vous souvenir que oui, la bouteille d'eau de Javel va dans ce placard, que les serviettes doivent être rangées dans cette armoire et pas ailleurs.

Et puis, il y a ces quelques tiroirs qui m'appartiennent. Mon domaine privé, que j'ai organisé à ma manière et auquel je ne toucherai pas. En dépit de ces râleries sur le sujet, mon conjoint ne le fera pas non plus.

À la faveur de l'unique lampe baignant notre cuisine, qui n'est guère grande, il est vrai – Gina l'a même qualifiée de « cagibi » quand elle y est entrée pour la première fois, après quoi je lui ai fait la gueule pendant deux jours – j'hésite. Je frôle plusieurs pots, sans parvenir à me décider. Que vais-je choisir en ce matin, en cette journée pas comme les autres ? La bouilloire gronde dans son coin avant de brutalement s'arrêter. L'eau, mon mug, tout est prêt. Ne me reste que ce choix, qui se complique un peu plus à chaque seconde que je passe courbé sur ce tiroir. Dina avait l'habitude de souffler d'exaspération quand elle me voyait hésiter.

« Ferme les yeux et choisis-en un au hasard ! »

Je souris. Elle avait raison sur ce point – comme sur beaucoup d'autres. Mes paupières se ferment. Je plonge la main jusqu'à toucher un sachet en plastique crissant sous mes doigts. J'ouvre les yeux. Menthe verveine, un mélange à peine entamé et qui attendait patiemment que je le redécouvre. Pourquoi pas ?

Je glisse le ménage dans la boule d'infusion, submerge le tout d'eau bouillante. Une préparation à l'ancienne, qui me convient bien. Sur l'appui de fenêtre, posées délicatement sur une soucoupe blanche, quelques mûres attendent ma gourmandise. Première récolte en cette fin de printemps, ce début d'été, généreusement distribuée par Mme Hernandez, la gardienne des lieux. Je me saisis d'un fruit, la glisse sur ma langue. La saveur fruitée, légèrement acidulée envahit ma bouche, affole mes papilles. Un goût de soleil, une promesse de douces soirées passées sous l'ombre du mûrier, après une longue journée étouffante au bureau, avec à la main, un thé glacé préparé par Mme Hernandez, qui garde jalousement la recette tel un dragon son trésor.

Une saveur d'éternité, qui me fait remonter le temps.

Confortablement assis sur les genoux de Maman, je m'endors, les yeux mi-clos. Autour de moi, les grands parlent, les syllabes glissent sur mes oreilles sans que je ne puisse saisir l'une d'entre elles au passage.

Le Marchand de sable rit au loin.

Le parfum de Maman se mêle à celui des mûres, autour desquelles gravitent les guêpes avides ; j'ai appris à ne plus les taquiner, depuis l'une d'entre elles m'a piquée au doigt. Saleté, va.

Les chats de Mme McKenzie, en revanche, ont beau hérissier le poil et feuler quand je m'approche, je ne résiste jamais à la tentation de leur tirer la queue.

J'aime bien les voir remonter quatre à quatre l'escalier, fourrure hérissée et yeux furibonds. La même tête que tire Mme McKenzie quand elle me surprend en train de les taquiner – mais avec sa voix aigre dans les oreilles, c'est tout de suite moins rigolo.

Attirés par le bruit et les odeurs de cuisson qui s'échappent de la loge de Mme Hernandez, certains félins se sont aventurés dans la cour, se glissant, taches de couleur fugaces, entre nos jambes. Mais je suis trop fatigué pour jouer avec eux, à présent.

Sous le feuillage du grand arbre, les conversations s'entremêlent, vagabondent, stagnent, comme la rivière paresseuse où j'aime à barboter quand il fait chaud, en recherchant des

écrevisses. Maman m'a déjà prévenu – « Fais attention à ne pas te faire pincer ! » - mais je fais la sourde oreille. Je suis un grand, à présent, je peux me débrouiller. J'ai même tiré la langue à une des caissières du supermarché quand celle-ci, après avoir dévisagé Maman, a murmuré à la cliente derrière nous :

« Vous avez vu ses cheveux ? On dirait qu'elle s'est prise une décharge électrique ! »

Maman n'a pas réagi, mais je sais qu'elle a entendu. Sa main s'est crispée contre le tissu de sa robe. Elle a le même réflexe lorsqu'elle se pique le doigt avec une épingle, quand elle raccommode un de mes pantalons.

Saleté d'épingle.

J'ai tiré la langue, même si je sais que c'est un réflexe de bébé.

Mais je me suis rattrapé après, en disant haut et fort « Tu es belle, Maman. »

Elle m'a souri.

Ils disent : « Moi, raciste ? Jamais ! Mais... »

Ils disent : « Je n'ai rien contre toi et ta couleur de peau, mais... »

Ils disent...